

## Archétypes linguistiques & étymologie de quelques termes politiques

Max Wientzen  
Octobre 1995

**Citoyenneté**  
**Démocratie**  
**Gouvernement**  
**Solidarité**  
**Utopie**

Voici cinq mots sur le sens profond desquels nous allons nous pencher : cinq mots dont l'usage est courant, quasi quotidien mais qu'une étude étymologique le plus serrée possible nous permettra de mieux comprendre car elle s'essaiera à en atteindre le cœur le plus intime, préservé tout au long des millénaires depuis que nos très anciens parents, dits de "Cro-Magnon", les forgèrent, les utilisèrent et nous les transmirent, nos mots de tous les jours.

Nous les utilisons certes mais ils ont connu bien des avatars de prononciation : les syllabes les moins accentuées ont disparu et comme tous les peuples n'accentuaient pas les mêmes syllabes, ainsi naquirent des langues diverses pourtant issues d'une même mère. C'est du latin que procèdent le français, l'espagnol, l'italien, le portugais et le roumain, pour n'en signaler que les principales : une évolution de deux mille ans.

Mais le latin lui-même, tout comme le grec, le persan, le sanscrit, le hittite, les langues germaniques tels l'anglais et l'allemand, les langues slaves comme le russe, a eu pour origine une langue que les linguistes ont nommée "*l'indo-européen*" et dont l'aire d'extension s'étendait, dès le VI<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère, depuis les rives de l'Atlantique jusques et y comprise l'Inde.

La quasi-totalité des mots que nous utilisons ont pour origine lointaine cette langue mais quand nous les employons, c'est sans en connaître la signification profonde ; nous serions bien incapables de rapprocher. Tous ces mots sont des outils commodes que nous n'avons jamais pris le temps de découvrir. C'est un peu comme ces billets de banque dont nous nous servons sans cesse mais que nous serions bien incapables de décrire, d'en préciser le dessin de l'une et l'autre face : et pourtant ils nous sont si familiers !

Il serait possible de parler pendant des heures de chacun des cinq mots cités en tête de cette communication ; nous nous contenterons d'une approche et si vous sentez l'envie d'en savoir plus, d'aller au-delà de ces quelques considérations, c'est que notre propos aura été atteint.

Le premier mot qui va nous occuper est CITOYENNETÉ qui a été formé à partir du mot CITOYEN dont il qualifie le statut.

Le mot **CITOYEN** apparaît dès le XII<sup>e</sup> siècle dans la "Chanson de Roland" sous la forme *citet* ; d'autres formes sont attestées, telles que *citeain* également au XII<sup>e</sup> siècle et, avec le chuintement particulier au picard, on trouve, un siècle plus tard, la forme *chitoient*.

Quant à la forme *concitien* elle est utilisée en 1290 dans l'est de la France, à Besançon pour être précis. Cette forme est de la même formation que le latin **con-civis** (concitoyen), c'est-à-dire "qui habite la même cité".

L'étymologie lointaine de tous ces mots, issus du mot latin qui désignait le citoyen, **civis**, est la racine indo-européenne **KEI** signifiant "être couché".

Cette racine se retrouve dans la forme sanscrite, la langue sacrée de l'Inde déjà parlée plus de deux mille ans avant notre ère, *cayati* (= il est couché) ; quinze cents ans plus tard, les Grecs utilisent les mots *κειμαι* (= *keimai*, je suis couché), *κοιμητηριον* (= *Koimêtêrion*, le dortoir mais aussi... le cimetière !) et *κωμα* (= *Komâ*, le sommeil profond, d'où coma) pour ne citer que les principaux.

Comme la linguistique indo-européenne a remarqué que très souvent les mots latins commençant par la consonne C se retrouvaient dans les langues germaniques avec H comme initiale (exemples : **caput** = Haupt, head, "tête" ; **canis** = Hund, honc, "chien"), on pourra établir un parallèle entre **civis** et les notions développées par les mots allemands *das Heim* (domicile), *die Heimat* (pays natal), *heimlich* (familier de la maison) et *die Heirat* (mariage). Le verbe *heiraten* (épouser) ne laisse aucune ambiguïté quant à la signification première de la vieille racine indo-européenne. Dans un même ordre d'idées, signalons les mots anglais *nome* (foyer, pays) et *home-like* (intime).

À l'époque où se sont distinguées les langues d'oïl et d'oc, les premières ont reçu, influencés par les langues germaniques, les mots **HAM** et son diminutif **HAMEAU** où l'on retrouve bien cette notion d'habitat. Par contre, dans le sud de la France et surtout dans le Roussillon, l'initiale C s'est maintenue : la toponymie est très riche d'habitat et de hameaux appelés **CAM**. Ne serait-ce que cette maison qui est l'endroit habité situé le plus au sud en France, **CAM D'AMOUN**, dans le Département des Pyrénées Orientales...

Cette même racine **KEI** se retrouve dans les zones orientales du domaine indo-européen : en persan, le mot **خانه** (*hân'*) signifie aussi bien "état" que "maison" ; en russe, on trouve le même mot, *xau* avec, cependant, un sens dérivé : celui de "chef d'état", bien connu sous la forme "Le Grand Khan". En ukrainien, *хата* (*Khata*) désigne la "maison campagnarde".

Il y a aussi le verbe *hanter*, qui, au départ, signifie "ramener les moutons dispersés pour reconstituer un hameau ovile, autrement dit rameuter les moutons et reconstituer le troupeau". Dans les dialectes wallons, on trouve le mot *han* (loge réservée à un animal) et le verbe *hanter* qui est suggestif car il fait penser à celui qui court en tous sens, comme lorsque l'on rassemble un troupeau le soir. Mais cette fois, non pas dans le cadre d'activités pastorales mais bien dans le sens de "courtiser".

Ainsi pourrions-nous conclure que le sens le plus intimement caché au cœur du mot *citoyen* et des autres mots qui s'y rattachent doit être recherché dans la notion de "homme qui a un

endroit pour se coucher, y dormir et, en ce qui concerne les Allemands, avec un prolongement logique de consommer le mariage”.

A une époque, la nôtre malheureusement, où tant de citoyens belges n’ont pas de toit, ils n’ont plus droit à ce titre de *citoyens* !

Le deuxième mot est **DÉMOCRATIE**, un mot dont se réclament tellement de gens !

Les Grecs utilisaient ce mot, δημοκρατία (dēmokratia), en lui donnant comme sens “*gouvernement populaire*”, avec toutes les nuances à apporter car, de fait, la pouvoir souverain est aux mains de l’assemblée du peuple où chaque citoyen a le droit de vote sans passer par les intermédiaires que nous connaissons : conseillers, députés ou sénateurs. De plus, tout citoyen avait le droit d’exercer toute fonction.

Ce terme grec apparaît au XIV<sup>e</sup> siècle sous la plume de l’évêque de Lisieux, Nicole d’Oresme, un helléniste (ce qui est rare à cette époque) qui traduit les œuvres d’Aristote. L’adjectif, lui, n’apparaît qu’en 1550.

On décompose aisément ce mot “démocratie” en deux noms, grecs l’un et l’autre :

1 Δῆμος (dēmos) a de nombreux sens, depuis celui de “*entité habitée par un groupe de personnes*” jusqu’à celui de “*citoyen*”, voire même “*putain*” !

La racine indo-européenne en est **DEM**, “idée de bâtir” d’où les dérivés δημοσ, déjà cité, δημο-ποτης → δεσποτης (despotēs = celui qui a la puissance sur la maison), δεμω (demō = construire une maison) et δομος (domos = construction) que l’on rapprochera du latin **domus** (la maison) et de ses dérivés comme “domicile”, “domestique” et même du russe дом (dom), “maison”.

2 Κρατος (kratos = force, vigueur) a pour racine indo-européenne **KAR** signifiant “*ce qui est dur, fort*” ; on en trouve des dérivés dans le sanscrit “KARKATAH” (écrevisse), dans de nombreux mots grecs comme καρυον (karuon = noix) et καρκινος (karkinos = crabe). Nous avons en latin **cancer** et **carina** (la coquille de noix et la carène du navire).

Si l’on se rappelle qu’à, la consonne initiale C ces langues grecque et latine correspond l’initiale H des langues germaniques, on établira la parenté entre κρατος (kratos) et l’anglais “hard”, et l’allemand “hart”, signifiant l’un l’autre “fort”. Par leur contact, le français “hardir” (oser) et “hardi” (qui ose.) ; pour ces deux mots, l’italien emploie “ardire” et “ardito”.

En nous en tenant à ces notions, nous pourrions donc définir la *démocratie* comme le système politique où la force est es mains du peuple. Mais rien de plus ! Il nous faut donc nous garder de vouloir colorer cette notion d’intentions moralisatrices telles que celles apportées depuis la Révolution française de 1789 : celles de liberté, d’égalité et de fraternité !

Ce sont des notions que le monde politique grec, athénien en l’occurrence, n’associait pas systématiquement à ce vocable Δημοκρατία dont on se réclame depuis deux siècles.

Ce seront de tout autres voies que nous devons suivre pour cerner le sens profond du mot **GOUVERNEMENT** qui apparaît déjà au XI<sup>ème</sup> siècle dans "*la vie de saint Alexis*" (1040), l'un des plus anciens textes de la littérature française.

Il y figure sous la forme "gouvernement" et son étymologie est à rechercher dans le nom latin **gubernaculum** (gouvernail, timon) mais avec également le sens figuré ressortissant au domaine de la politique : Cicéron utilise souvent es terme dans des expressions comme "**ad gubernacula rei publicae sedere**" (se tenir aux gouvernails de l'État) ou encore "**gubernacula rei publicae tractare**" (manier les gouvernails de l'État), en faisant remarquer que c'est presque toujours au pluriel que ce vocable est utilisé.

Le mot français est formé à partir du verbe **gubernare** au radical duquel s'est ajouté le suffixe "-mentum", indiquant l'agent, comme dans des mots tels que "médicament", "document", "anéantissement", "mouvement", etc.

Autrement dit, le *gouvernement* est "ce qui gouverne".

Nous ne nous référerons pas à une racine indo-européenne cette fois car si les Grecs ont utilisé avant les Latins le vocable dont ces derniers se sont inspirés, là s'arrête toute ressemblance !

En effet, il existe bien en grec le verbe κυβερνω (kubernô = tenir le gouvernail) mais rien de plus ; le mot "gouvernail" n'est pas de la famille de ce verbe : il existe sous la forme πηδαλιον (pedalion, qui est à l'origine de notre mot français "pédale") ou encore οιαξ (oïax = timon).

Il semble bien établi que ce verbe grec κυβερνω ait été repris d'une forme κυβερηναϊ ayant la même signification et qui était employa par les peuples habitant les cotes de l'Egée avant l'arrivée des envahisseurs indo-européens dont les deux principales vaguas étaient constituées tout d'abord par les Achéens (de 2000 à 1400 avant notre ère) puis par les Doriens (entre 1400 et 1000 avant notre ère).

Ils venaient du nord, des steppes d'Asie centrale et, en bons terriens, ignoraient absolument tout des techniques de la navigation, en mer surtout. Ils empruntèrent donc à ces peuplades asiatiques, comme on les appelle, le verbe signifiant "user d'un gouvernail".

Pour la petite histoire, ils utilisèrent beaucoup d'autres termes empruntés aux Asianiques, ne fût-ce que ce breuvage tiré d'un arbre qu'ils ne connaissaient pas et dont le jus fermenté s'appelait "vin".

L'image du "Chef" qui tient ferme le gouvernail est de nature à frapper les imaginations : le titre de "Grand Tinonier" était celui que semblait préférer Mao...

D'autres lui ont emboîté le pas ; le Maréchal Mobutu Sese SeKo, "Papa Doc" (alias Dr Duvalier) en Haïti et, le dernier en date, le "Génie des Carpathes", Nicolae Ceausescu !

Nous revoilà dans la sphère indo-européenne avec le quatrième mot, **SOLIDARITÉ** : a de nom commun correspond l'adjectif "solidaire" qui est attesté dès le XVI<sup>ème</sup> siècle et qui est directement issu de la terminologie du droit romain, à savoir "**in solidum**" (pour le tout). Le nom "solidarité", quant à lui, n'apparaît qu'au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

L'adjectif latin **solidus** est formé à partir d'un autre adjectif, **solus** (seul), à partir duquel se dégagent aussi des notions d'entier", d'entière" et de "totalement".

Les racines indo-européennes mères sont **SAL** et **SOL** ; ainsi, en vieux grec existait-il l'adjectif  $\sigma\omega\lambda\text{-}\Phi\omicron\varsigma$  (sol-wos = entier, total) devenu par la suite  $\omicron\lambda\omicron\varsigma$  (holos) que nous retrouvons dans les mots français commençant par "HOLO-", tels "(h)olographe" (entièrement écrit à la main) ou encore "holocauste" (destruction totale par le feu) ou "holocarpe" (dont les fruits restent entiers).

De l'adjectif **solidus**, sont issus les mots français "solide", "sou" (du latin **solidus** <**nummus**>, c'est-à-dire "pièce de monnaie dont la quantité d'or est restée entière") et les innombrables dérivés comme "solde" (paiement en sous) des "soldats" ou, dans un sens nettement dégradé, des "soudards". De la même origine : "solder", "soudoyer", mais encore "solennité" (cérémonie complète), "solennel".

L'anglais recourt également à cette racine SOL, mais avec la disparition du S initial, remplacé par une aspiration : "whole", avec une signification identique.

Nous retrouverons en latin les dérivés de la racine SAL dans des mots comme **salvus** (entier, intact, sauf), **salus** (état de celui qui est intact, donc en bonne santé), **salvare** (saluer, c'est-à-dire souhaiter la bonne santé), d'où le salut que s'adressaient les Romains ; "**salve !**" (sois en bonne santé !). Et sur cette lancée, pourquoi ne pas citer **salvia** (la sauge), dont les propriétés bienfaites étaient utilisées en médecine ?

Les langues germaniques continentales se sont servies à la fois des deux racines :

1 A partir de la racine **SAL**. Comme déjà dit plus haut, le S initial disparaît, et on trouve des formes comme "ail, allé" (tout, toute, tous, toutes), "allés" (tout).

2 A partir de la racine **SEL** : qu'on songe au néerlandais "heel" et à l'allemand "heil" avec le sens d'entier, donc de "complet", voire "guéri". De là le cri si souvent clamé par des générations d'Allemands entre 1933 et 1945 : "Heil Hitler !" qui n'était qu'un vœu de santé pour le Dictateur nazi.

Les langues slaves, elles, ont utilisé la racine **SEL** que l'on retrouve, un peu masquée, il est vrai, dans la forme russe целый (tséliï) qui traduit l'adjectif "entier".

L'étymologie profonde du mot *solidarité* insiste sur une totalité dont la sollicitude s'exerce sur chaque être qui la constitue. Une notion qui rejoint le concept pythagoricien du nombre : par exemple, le nombre 7 n'est pas constitué par une addition de sept unités mais il n'est que la septième partie d'un Tout.

Si l'on applique cette vision à l'État, on conçoit assez vite celui-ci comme étant une *solidarité* c'est-à-dire l'ensemble des citoyens "solidaires". C'est une conception des choses que s'essaiera, avec plus ou moins de succès, de réaliser la Révolution française de 1789 où tous seraient égaux devant les Droits et les Devoirs.

Nous savons, hélas, que cette merveilleuse vue de L'esprit ne pouvait être qu'une utopie, le mot auquel nous allons justement nous intéresser.

Qui ne connaît, de l'avoir plus ou moins souvent utilisé, le non **UTOPIE** ?

Voilà un mot créé par l'infortuné Thomas More, Chancelier du roi Henry VIII d'Angleterre qui le fit décapiter en 1535.

De fait, c'est le titre d'un livre écrit par saint Thomas More (ou Morus) en 1515 : "*De optimo rei publicae statu deque nova insula Utopia*", autrement dit "La meilleure forme de l'état ; Utopie, la nouvelle île".

Dans ce livre, écrit en latin, Thomas More décrit une île merveilleusement organisée où toutes les injustices qu'il décrit longuement dans la première partie de son livre n'existent pas. Pour lui, l'origine de tous les maux qui ravagent les états est la propriété privée ; il annonce déjà l'aphorisme énoncé trois siècles plus tard par P.-J. Proudhon : "*Qu'est-ce que la propriété ? – C'est le vol !*" (1840).

Écrit en latin, l'ouvrage eut une diffusion assez confidentielle avant qu'une traduction en anglais n'apparût en 1551. On connaît la correspondance échangée entre More et son ami Erasme (qui lui dédia son "*Ἐγκώμιον Μωρίας*" (Enkōmion Mōrias = Éloge de la Folie, où le second mot est en résonance avec "Morus").

More explique à Erasme qu'il faut bien lire "*Ουτοπία*" et non "*Ευτοπία*" car ce qu'il veut décrire est bien un état qui ne se trouve "nulle part" et non pas un état qui serait "heureux". D'ailleurs, il avait songé dans un premier temps à dénommer son île d'un nom latin correspondant, **Nusquama**, "pays de nulle part", car il jugeait bien improbable l'existence d'un État, selon lui, si parfait.

On trouve le terme "utopie" sous la plume de François Rabelais dès 1532, à un moment où lui-même imaginait un endroit parfait, l'"Abbaye de Thélème". Rabelais connaissait le mot "utopie" ; en humaniste avéré de la Renaissance, il pratiquait outre l'hébreu et le grec le latin et il avait lu l'œuvre de More.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Rivarol créa l'adjectif-substantif "utopien" qui ne s'imposera pas, à la différence d'"utopiste" attesté dès 1625 et surtout "utopique", créé par Proudhon cité ci-dessus.

Si nous disséquons ce mot "utopie", nous trouvons deux parties, l'une et l'autre grecque :

1. **ou** (ou = ne pas), de la racine indo-européenne **AU** qui a deux sens :

- a) "**ou bien**" comme en grec αὐ (aou = d'un autre côté) ;  
αὐτε (aoute = de nouveau) ;  
comme en latin **aut** (ou bien) ;  
**autem** (or) ;  
comme en néerlandais *ook* ou  
en allemand *auch* (aussi)

b) "**de bas en haut**" (la manière qu'utilisent les Orientaux comme les Arabes, les Turcs et les Persans pour dire "non !" : ils font un signe de tête de bas en haut).

En grec : οὐ (ou = non) et de très nombreux composés comme οὐδᾶμα  
(oudama = nullement) ;  
οὐδᾶμη (oudamēi = nulle part) ;  
οὐδεποτε (oudepote = ne jamais) ;  
οὐδεις (oudeis = aucun) ;  
οὐδεπωποτε (oudepōpote = jamais jusqu'à présent) ;  
οὐδενᾶκις (oudenakis = pas une fois), etc.

En latin : si l'on n'oublie pas que v latin se prononçait W (= ou),  
**vetare** (interdire, dire non) d'où la forme  
**veto** (je dis "non") devenu substantif ;  
**vesanus** (qui a un désert dans la tête = fou, stupide, furieux  
–quand on parle des éléments comme les vents ou les orages–,  
forcené –pour les visages et la mer–).

Dans la famille des langues romanes, l'italien utilise le verbe "vietare" et l'espagnol "vedar" dans le sens d'interdire, de dire "non".

Quant au russe, il emploie le verbe où la vieille racine AU se retrouve, par métathèse, sous la forme VO :  
воспрещается (**vospréchtchastsia** = il est interdit).

En allemand, enfin, la vieille racine indo-européenne AU se retrouve dans l'adjectif "ode" (désert) et dans le substantif "die Oede" (la solitude).

2. τοπος (topos = lieu). Mais aussi le sens de "émergeant du sol").

Racine indo-européenne **TOP** (sommets, touffe de cheveux) avec des dérivés français comme "toupet", "touffe" ; espagnols comme "tupe" (toupet) et "tufo" (touffe) ; anglais comme "top" (cime) souvent utilisé en français comme dans l'expression "top-niveau" ; allemands "Zopf" (tresse de cheveux) et "zöpfen" (natter), pour ne citer que les principaux.

Il y a également, se rattachant à TOP, une racine germanique **TAPP** (idée de boucher), c'est-à-dire de "fermer une ouverture le plus souvent au-dessus" mais parfois latérale : en français "tampon", en espagnol "tapar" (boucher) et "tapon" (couvercle).

Quant à l'allemand, il connaît "der Zapfen" (la bonde) et "zupfropfen" (boucher, tamponner)...

Il y a, bien sûr, un mot turc "tepe" signifiant par hasard "tertre", "élévation"... !

Comment expliquer l'existence de ce mot dans une langue qui ne se rattache absolument en rien à la famille des langues indo-européennes ? Sans doute a-t-il existé une langue encore plus ancienne qui aurait été à l'origine des langues indo-européennes, turco-tatares et même sémitiques. Mais ceci, comme l'aurait dit Shéhérazade, mille ans avant Rudyard Kipling, "c'est une autre histoire !"